

MAXIME ROVERE



**QUE  
FAIRE  
DES  
CONS?**

**Pour ne pas en rester un  
soi-même**

**Champs**

# QUE FAIRE DES CONS ?

Votre vie est encombrée d'une ou plusieurs créatures malfaisantes? Vous désirez vous en défaire?

Avec humour et sagesse, Maxime Rovere démontre la capacité de la philosophie à affronter le quotidien et l'ordinaire, embrassant la vulgarité pour l'empêcher de nous envahir. Loin des grincheux qui dénoncent leurs contemporains, il examine nos interactions malheureuses et indique plusieurs issues possibles à nos conflits en tous genres.

Sans prétention ni complaisance, ce livre propose une nouvelle éthique afin de penser et soigner ce fléau de notre temps, maladie du collectif et poison de nos vies individuelles.

Spécialiste de Spinoza (*Spinoza. Méthodes pour exister*, CNRS Éditions, et traduction de la *Correspondance* dans la collection « GF »),

**Maxime Rovere** a enseigné la philosophie à l'École normale supérieure de Lyon puis à l'université PUC de Rio de Janeiro. Il a récemment publié *Le Clan Spinoza* (Flammarion, 2017), traduit dans plusieurs langues.

« Une véritable leçon de modestie. » *L'Express*

« Maxime Rovere prend les choses en main  
– avec tact, subtilité, détermination. » *Le Monde des livres*

« Pétillant d'humour. » *Le Point*

En couverture: photomontage d'après une image:  
© Bodor Tivadar/Shutterstock.

**Flammarion**

QUE FAIRE DES CONS ?

DU MÊME AUTEUR

*Spinoza. Méthodes pour exister*, CNRS Éditions, 2010 ; 2<sup>e</sup> édition, 2013.

*Le Clan Spinoza. Amsterdam, 1677, l'invention de la liberté*, Flammarion, 2017 ; Champs, 2019.

Maxime Rovere

# QUE FAIRE DES CONS ?

pour ne pas en rester un soi-même

**Champs** essais

© Flammarion, 2019  
© Flammarion, 2020, pour la présente édition  
ISBN : 978-2-0815-2114-8

# INTRODUCTION

« On a pris du retard sur le peuple – c'est un axiome –, j'ai l'impression que vous riez, Karamazov ? »

**S**i les philosophes n'ont jamais pris au sérieux le problème que l'on va affronter ici, c'est qu'ils se sont principalement consacrés, avec raison, à faire l'expérience des pouvoirs de l'intelligence. Leur extraordinaire tentative pour comprendre et explorer les différentes modalités de ce que signifie « comprendre » n'a bien sûr pas entièrement négligé l'existence de la connerie – précisément parce que, même dans l'approche la plus vague, l'intelligence des choses et la connerie sont par définition en proportion inverse : on ne

commence à comprendre que dans la mesure où l'on cesse d'être con. Mais pour cette raison, les philosophes n'ont pu donner de leur adversaire que des définitions presque toutes négatives, qui supposent toujours qu'on adopte leur point de vue, celui d'une personne au moins *théoriquement* intelligente. Sans faire une grande histoire philosophique de la connerie, il suffit de rappeler qu'ils ont vu en elle un obstacle à la connaissance, ou à l'accomplissement moral, ou à la saine discussion, ou à la vie en commun, sous les formes de ce que les uns et les autres ont appelé *l'opinion, les préjugés, l'orgueil, la superstition, l'intolérance, les passions, le dogmatisme, le pédantisme, le nihilisme*, etc. Ce faisant, ils ont contribué à éclairer la connerie, bien sûr, sous de nombreux aspects. Mais parce qu'ils l'ont toujours excessivement intellectualisée – ce qui était bien naturel de la part des maîtres du concept – il leur a été impossible de l'affronter par l'angle sous lequel elle constitue un authentique problème.

Pour dire les choses simplement, le problème n'est pas la connerie, ce sont les cons. En effet, quelle que soit la définition que l'on choisit de la connerie, on aboutit à la même conclusion : par tous les moyens possibles et imaginables, par toutes les forces humaines et non humaines,



la connerie doit absolument – ou plutôt, dans la mesure du possible – être combattue et anéantie. *Stultitia delenda est*, cette formule latine exprime une haine salutaire, une haine sauvage, sans limite et sans merci pour la connerie : *elle doit être détruite*. Mais les cons ? Les cons réels, c'est-à-dire celles et ceux qui encombrant notre quotidien, qu'on croise dans les transports, qu'on fréquente tous les jours au travail, celles et ceux avec qui l'on vit et qui se trouvent (hélas !) jusque parmi notre famille – et même, oui, parmi les êtres qui ont partagé un bout de notre chemin, amis, amours, et qui révèlent un jour un visage abominable... Ces cons-là ! Qui dirait qu'on doit les anéantir ? Personne, à part peut-être les pires des cons, ne veut sérieusement en venir là.

Les cons forment donc un problème bien plus délicat et bien plus important, d'un point de vue philosophique, que la connerie elle-même. Leur existence de béotiens stupides et souvent agressifs constitue un problème théorique extrêmement complexe, car il est de forme circulaire. En effet, lorsque vous êtes confrontés à un con ou à une conne, quelque chose se met immédiatement en place, apte à vous faire déchoir de votre propre intelligence (j'emploie le mot en son sens le plus large d'une

*disposition à comprendre*). Bien entendu, je n'irai jamais jusqu'à insulter ni mes lecteurs ni mes lectrices ; mais vous devez admettre qu'à partir du moment où vous identifiez vous-mêmes un con ou une conne, vous ne vous trouvez plus *en face* de quelqu'un, mais *dans une situation* où votre propre effort pour comprendre se trouve fortement entravé. L'une des principales caractéristiques de la connerie – d'où l'importance d'employer sa désignation argotique – est qu'elle absorbe en quelque sorte votre capacité d'analyse et, par une étrange propriété, vous contraint toujours à parler sa langue, à entrer dans son jeu, bref, à vous retrouver sur son terrain. Il s'agit d'un piège si difficile à déjouer que, pour y être confronté sous mon propre toit, ayant la chance (heureusement provisoire) de vivre en colocation avec l'un d'eux, j'ai résolu d'interrompre mes travaux universitaires les plus difficiles pour rendre ce service à moi-même et aux autres : éclairer cette difficulté, parmi les plus grandes de toutes, et, si possible, nous en sortir.

Mais avant d'entrer dans le détail des problèmes que posent les cons, que je juge aussi sérieux que les problèmes les plus sérieux que les philosophes aient traités, je dois avertir d'une chose : ce livre aborde la connerie *de fait*

et non *de droit*. Autrement dit, j'ai pleinement conscience qu'en tant que problème moral, politique et social, la connerie doit avant tout être prévenue. Nous devons mettre en place des manières d'organiser la vie en commun qui soient les plus capables d'empêcher les jeunes humains de devenir de parfaits cons – d'autant que quel que soit leur milieu d'origine, ils sont souvent eux-mêmes filles et fils de cons. Là est l'urgence. Mais les efforts que nous consacrons à améliorer à grande échelle le développement de l'intelligence ne doivent pas masquer leurs propres limites : non seulement la mise en œuvre et l'efficacité des dispositifs anti-cons dépendent d'un très grand nombre de facteurs, mais aucune société n'existera jamais sans qu'au moins une partie de la population – ne serait-ce même qu'une seule personne – soit considérée par au moins une autre partie de la population – même par un seul de ses membres – comme exceptionnellement douée en termes de connerie. En ce sens, bien que la connerie soit soluble en droit et que les efforts déployés contre elle par les sciences humaines et les gens de bonne volonté soient pertinents et légitimes, elle existera toujours dans les faits.

Ainsi, il faut l'admettre sans délai : même dans le meilleur des mondes et avec la meilleure

volonté possible, vous ferez *toujours et nécessairement* la rencontre de cons. D'ailleurs, cela ne vient pas seulement du fait qu'il en reste toujours, malgré les changements historiques ; car la connerie est tout sauf statique. Elle se distingue par une résistance très spécifique que les cons opposent aveuglément à tout ce qu'on veut faire pour améliorer une situation quelconque – y compris la leur. Toujours, donc, dans une vigoureuse opposition à vos efforts, ils voudront noyer vos arguments dans des ratiocinations sans fin, étouffer votre bienveillance par les menaces, votre douceur par des violences, et l'intérêt commun dans un aveuglement qui sape les bases mêmes de leur propre intérêt individuel. En ce sens, la connerie n'est pas seulement une sorte de résidu incompréhensible de l'évolution humaine, au contraire, elle est l'un des principaux moteurs de l'Histoire, une force qui – malgré ou plutôt *grâce* à son aveuglement – a remporté une grande partie des luttes du passé et en remportera beaucoup à l'avenir. Pour résumer la permanence insurmontable de cette force, on conviendra donc de ceci : *les cons s'obstinent*.

Cette particularité a l'inconvénient de couper court aux solutions les plus simples. Car l'obstination des cons signifie qu'il n'y a aucun sens

à plaider la tolérance face à l'intolérance, l'esprit éclairé face à la superstition, l'ouverture d'esprit face aux préjugés, etc. Les grandes déclarations et les bons sentiments ne servent qu'à faire plaisir à celui ou à celle qui parlent, et ce plaisir est encore une manière pour la connerie d'absorber son adversaire, de le reprendre dans ses filets et d'entraver, encore et toujours, son effort pour comprendre.

Pour toutes ces raisons, il est structurellement impossible de se réconcilier avec les cons, car ils ne le souhaitent pas eux-mêmes ; il nous faudra décidément apprendre à *faire avec*. Mais comment ? Comment, à partir de l'aveu douloureux que les cons existent de fait, et qu'ils existent même nécessairement, depuis toujours et pour toujours, pouvons-nous trouver les moyens – à un moment où il est toujours déjà trop tard pour tout travail de prévention – de *faire avec* ?

Si je savais la réponse au moment où je pose la question, je serais de leur nombre. Mais j'ai sous le coude un petit plan, un peu de méthode et une longue expérience de l'abstraction ; voyons ensemble si la philosophie peut trouver des solutions claires à ce problème urgent.



-

**TROIS  
CONCLUSIONS  
JETÉES  
EN PRÉLIMINAIRES**

-

- Hé, poussez pas !
- Mais pourquoi vous avancez pas dans le couloir ?!
- Avancez, là !
- Mais poussez pas !
- Mais avancez !
- Mais poussez pas !
- Mais attendez !
- Mais vous pouvez pas avancer !
- Mais les gens, ce qu'ils sont !



*On est toujours le con de quelqu'un ;  
les formes de la connerie sont en nombre infini ;  
et le principal con se trouve en nous-mêmes.  
Après avoir dit ça, on pourra commencer  
à réfléchir.*

**A**u moment de commencer ce livre, vous avez à l'esprit une certaine expérience des cons. Hélas ! Certains visages, certains noms vous reviennent... Cette expérience douloureuse, qui peut impliquer des choses graves – des injustices et des souffrances – vous donne envie de leur faire leur fête, ce qui signifie à la fois en connaître plus sur eux, en rire un peu et vous sentir plus intelligents. Je partage vos espoirs mais je souhaite, avant de commencer, attirer votre attention sur un problème dans notre problème, qui est une affaire de définition.

En effet, si l'on peut définir abstraitement la connerie, il est très difficile de cerner avec précision ce qu'est un con. Deux choses sautent aux yeux. D'une part, il s'agit d'une notion tellement relative qu'il n'a échappé à personne qu'on est toujours le con ou la conne de quelqu'un ; et c'est sans doute pour cela qu'une étude sérieuse manque encore à ce jour (moi-même, je ne m'y serais pas collé si je n'y étais pas obligé). D'autre part et réciproquement, on peut dire que chacun a son con, c'est-à-dire que n'importe qui, en ouvrant ce livre, attend qu'on y propose une définition claire d'un être aux déterminations plus imprécises qu'un fantôme, mais dont la présence est pour lui ou pour elle beaucoup plus évidente que celle de Dieu. Vous et moi, nous voudrions que la philosophie nous permette de mieux appréhender l'expérience de cette *chose* apparue dans nos vies sous les traits de cons particuliers.

Pourtant, réfléchissez à l'observation suivante : du point de vue d'une intelligence pure, les cons n'existent pas. Le parfait Sage, le Dieu des philosophes, lorsqu'il contemple le monde, n'y voit des cons nulle part. Son intelligence infinie perçoit immédiatement la mécanique des causes, l'emboîtement des facteurs, l'emballlement des interactions qui font agir les

humains. Dans sa bienveillance infinie, il accueille avec amour les improvisations les plus stupides, les gestes et les phrases déplacés, les coups bas, etc. Il sait, dans sa toute-puissance, pourquoi il faut de tout pour faire un monde, et sa confiance dans la marche de l'Univers lui permet de s'en souvenir jusque dans les détails des attitudes et des défauts les plus absurdes. Non, les cons n'apparaissent pas sous le radar de l'Absolu. Ils se dissolvent sous son Parfait Regard.

Si nous avons un problème avec les cons, c'est donc à l'évidence que nous faisons dans cette rencontre l'expérience de nos propres limites. Ils marquent le point au-delà duquel nous ne savons plus comprendre et où nous ne pouvons plus aimer. Cela ne nous laisse que deux choix. Soit nous nous complaisons dans notre finitude, et nous adoptons l'attitude des nigauds qui préfèrent ricaner, parce qu'ils ont trouvé là le moyen de jouir de ce qu'ils ne comprennent pas. Soit nous reconnaissons la force exacte de la connerie, à savoir qu'elle se trouve dans l'effet qu'elle nous fait, à nous, et nous recourons à la force des concepts pour marcher enfin sur la tête des cons, c'est-à-dire pour devenir pas seulement meilleurs qu'eux, mais meilleurs que nous-mêmes.

La seconde voie a un sérieux inconvénient : elle n'est pas hilarante à chaque ligne et il arrive qu'elle soit carrément chiante. Mais je veux parier qu'en peu de pages, nous pourrions étudier les cons comme des dispositifs complexes, sans séduire ni jargonner plus que nécessaire.

Mais avant même d'avoir commencé, je vois surgir une autre difficulté : l'éventail de la connerie est si large qu'il semble impossible d'étudier tous les cons à la fois. Il y a les cons assis sur leurs certitudes, qui refusent de douter ; mais il y en a d'autres qui rejettent tout et qui doutent même de la vérité ; et il y en a encore qui se foutent des deux premiers groupes, qui d'ailleurs se foutent de tout, même des drames qu'on pourrait éviter. Comment voulez-vous parler de tous ces cons à la fois ?

Une solution possible consisterait à déterminer des types, des genres, les classer par familles, peut-être faire une arborescence. Mais, à mes yeux, une typologie aurait un grave inconvénient : elle donnerait aux cons une consistance qu'ils n'ont pas. Si je dressais une liste susceptible de les distinguer et de les décrire les uns après les autres, sans doute se mettrait-on d'accord sur quelques figures, isolant des types ou des « essences » de cons comme en parfumerie. Malheureusement, cela produirait un

effet exactement contraire à notre objectif : vous seriez conduits à surinvestir votre expérience, c'est-à-dire à vous convaincre que vous avez été confronté à des entités et non à des situations. Ainsi, plus vous arriveriez à reconnaître vos cons à vous, plus cela vous convaincrerait qu'il existe des cons au sens où il existe des autruches et des hêtres pourpres (ce qui, comme je vais le montrer, est inexact). Cette conviction aurait pour conséquence de vous éloigner du point de vue de l'intelligence et de la bonté pure, si bien qu'au final, ce livre, comme tant d'autres, vous enfoncerait dans vos préjugés au lieu de vous guider (et moi avec) vers un peu plus de sagesse.

Ce n'est donc pas en classant les cons que nous les comprendrons ou que nous saurons contrôler mieux la manière dont ils surgissent dans notre vie. Bien sûr, dans un grand nombre de films, de comédies et de romans, on trouve des profils aux traits saillants qui permettent de marquer des types, si bien que leur total manque d'imagination alimente chez les autres, comme par magie, une immense créativité. Mais cela me confirme dans mon propos. Car la philosophie travaille par concepts, et non par personnages. Pour rendre justice à différents cas, j'ai prévu de très courts intermèdes, afin